

Les vignes... parmi nous ! : Coraillon

Autor(en): **Blanc, Géo-H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **75 (1948)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226462>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LES VIGNES...
PARMI NOUS !

Corailon

par Géo-H. BLANC

L'HIVER est là. Les souches dorment. Les vigneronns vivent au ralenti, en apparence du moins. Car tenez, on connaissait par ici, il y a une trentaine d'années ou plus, un certain David Richard, dit Corailon, domestique là-haut, à la frontière du vignoble et des champs, chez Aloys. Ce Corailon, fidèle vigneron de mars à octobre avait, sauf respect, le feu au derrière dès la mi-novembre et se livrait sans vergogne au braconnage le plus passionné.

Non, jamais on ne vit meilleur braconnier dans le pays. Pour construire les trappons dans lesquels se prennent les merles et mayintsettes, les pièges à derbons et à renards, pour tenir l'affût pendant des heures, faire partir son pétairu au bon moment et descendre proprement sa bête, pour capturer les tassons, corbeaux, bêtes à poils, à plumes et à nageoires, et surtout pour filer entre les pattes du gendarme Bolomey, il n'avait pas son pareil.

Il s'en allait, le soir tombé, par les Monts

de Lavaux, happant au passage musique de bise ou de vaudaire et rayons de lune. Il s'arrêtait, on l'avoue, plus souvent qu'à son tour au Café du Soleil, s'atablait de préférence avec les roulants, vagabonds, soûlons et racaille de toute sauce. Mainte fois, liquidant en un soir le produit de quelque fructueuse braconne, il faisait riche-panse, offrait à boire, courtisait la servante tessinoise et, fanfaron, riait sous cape en observant le patron Gamaliet, jaloux de sa picouline, qui le traitait intérieurement de malebagre, brelurin et charoupe, c'est-à-dire mauvais bougre, tête brûlée et propre à rien, si vous préférez qu'on s'explique en français.

La servante de la pinte n'était d'ailleurs pas la seule à goûter les charmes de Corailon. Il avait l'œil vif, la bouche bien faite, une jolie moustache. Sa main, douce pour les filles mais preste à l'égard des hommes, appliquait lourdement des émot-chats en pleine figure, lors des discussions après boire. Bon danseur, tournant à gau-

che polkas et valse, il accompagnait en sifflant les renflements de l'accordéon et les clochettes du dzinana, c'est-à-dire du chapeau chinois, s'il est nécessaire de traduire.

Le gendarme Bolomey jalousait ses bonnes fortunes. Or, cet insaisissable coureur des bois, mauvais citoyen frisant le code, n'avait-il pas, un soir de janvier mil huit cent et tant, amusé la galerie en prétendant jouer jusqu'à ce que mort s'ensuive les traquenards d'un gendarme plus nianiou, tarborniau, niaff et dadou que hannelons à l'aurore ?

Il faisait froid, cet hiver-là. Les renards rôdaient autour des poulaillers. Coraillon tirait sur les renards. Bolomey surveillait Coraillon. Mais un jour que Bron avait tué une vache, le gendarme apprit que le braconnier s'en était allé avec un gros paquet de puante ventraille. S'étant posté au café du Soleil, à la lucarne du grenier, il vit son homme qui se dirigeait vers le vieux moulin du Miroir, qui pénétrait dans le bois et en ressortait quart d'heure plus tard, les mains vides. Chacun sait que les dépouilles d'abattoir sont un excellent appât. On les enterre un peu avant la nuit. On se met à l'affût dès les dix heures. Bien maladroit celui qui manque sa bête lorsqu'elle vient paître les tripes !

L'occasion était trop bonne. A nuit close, Bolomey s'habilla de sorte, revêtit une grande pèlerine noire, s'en alla au moulin, découvrit aisément à la lueur de la lune l'endroit où Coraillon avait enfoui l'appât. Le braconnier se posterait certainement derrière de vieilles planches, près de la mesure. Bolomey escalada la roue du mou-

lin, se fourra entre deux palettes et attendit.

Bientôt la neige craqua. On approchait avec précaution. C'était Coraillon qui s'installa aux pieds du gendarme. Il était revêtu, lui aussi, d'une ample pèlerine qui devait cacher son fusil. Il jeta un coup d'œil à son horloge, c'est-à-dire aux étoiles, et s'assit. Déjà on entendait le ouah-ouah des renards dans les bois du Signal. Bolomey sourit dans sa logette. Il ne savait pas que la lune avait tourné et que, sur la neige, l'ombre de la roue présentait une étrange protubérance...

Coraillon considéra cette silhouette quelques secondes. Il montra bien la sagesse d'un chasseur de renards en ce qu'il ne leva point les yeux vers la roue. Au bout d'un instant, il rangea les fagots les uns sur les autres, ménageant une meurtrière qu'il garnit de foin et de copeaux.

Puis il s'en alla.

Le gendarme était perplexe, mais il se décida à rester dans son nid, malgré le froid et la courbature de ses membres. Il se déplaça un peu, s'enveloppa mieux encore dans son manteau. L'autre ne pouvait manquer de revenir.

Soudain, Bolomey se sentit soulevé, en même temps qu'un bruit de cascade résonnait dans la nuit. Instinctivement, il se campronna aux palettes. Il se sentit redescendre. Une douche brutale l'inonda, lui fit presque lâcher prise. Puis il remonta, redescendit, fut douché encore.

C'était Coraillon, bien sûr, qui avait couru à l'étang, avait fait jouer l'écluse, inutilisée depuis des ans. Et l'eau s'était

Tout père de famille économe possède un LIVRET DE DÉPOT à la

Banque Cantonale Vaudoise

Retrait jusqu'à mille francs par mois sans avertissement

mise à voyager, comme autrefois, dans le petit canal.

Lorsque le braconnier jugea que ce pauvre Bolomey avait suffisamment pâti des forces hydrauliques, il abaissa l'écluse, cacha son fusil dans un tronc creux et s'en fut chez Gamaliet. La Picouline était seule dans la salle à boire.

— Un peu plus tard, le gendarme fit son entrée. Son uniforme, tout gelé, semblait coupé dans de la tôle. Dents serrées, lèvres bleuies, il tenta vainement d'articuler quelque chose.

— Que le diable ! fit Coraillon... mais que vous est-il arrivé ? Allons, Picouline, du vin chaud avec du girofle, de la cannelle. Et demande au patron de lui prêter un broussetout et des tsausses.

Asseyant de force le gendarme transi de-

vant le poêle, il l'aida à enlever ses bottes, sa tunique et sa chemise, le couvrit de son propre manteau, comme s'il eût été le fils de Noé. Puis il prit la marmite où l'eau chauffait et y trempa l'un après l'autre, pour les réchauffer, les pieds de Bolomey.

Il ne tarda pas à s'en aller, prétextant une partie de cartes qui l'attendait chez Justin.

Quand, une heure plus tard, le gendarme sortit du Soleil, il entendit une détonation du côté de l'étang.

— C'est ce bougre de Coraillon, probable, fit Gamaliet.

Deux semaines s'écoulèrent... Et Bolomey rencontra la Picouline un beau matin. Elle descendait à Lausanne pour affaire de cœur ou autre. Elle arborait sur ses épaules une belle peau de renard jaune.

Découvrir ce qui est nôtre !

Dzôle d'histoize...

par C. F. Landry

Je ne sais pas si vous êtes comme moi : j'adore bouquiner les vieux textes et je voudrais connaître le plus souvent que je le puis l'opinion des gens qui ne se trouvaient pas trop éloignés d'un événement. La chance sourit souvent à ceux qui cherchent leur bien comme le chien cherche le lièvre. Et me voici copiant dans un livre paru en 1823, quelques lignes qui surprendront plus d'un lecteur.

Surtout, que l'on ne se prenne pas d'humeur, à première lecture. Il est bon de trouver en face de soi quelque écrivain qui a des opinions peut-être erronnées ; son erreur même fait voir où gît le mal. Un bien peut en sortir. Voici donc le fait :

« Lausanne possède quelques édifices du moyen âge qui n'offrent rien de remar-

quable, si ce n'est le soin qu'ont pris les magistrats de les approprier à leur usage actuel : en cela bien différents de certains républicains qui commençaient par tout abattre, sauf à ne rien reconstruire après... Je dois dire que je n'ai vu partout dans le pays de Vaud, que des signes non équivoques d'une prospérité toujours croissante ; et j'ajoute que j'en ai été d'autant plus frappé, que j'avais apporté à Lausanne des préventions défavorables. On m'avait, presque partout en Suisse, représenté les Vaudois comme des partisans exclusifs des institutions populaires, et s'il faut le dire, comme des agents de discorde entre les vieux membres de la Confédération... »

(On en apprend de belles...)